This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

## Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

## About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

5.2

HX DT1W $

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Afr 1200.5.2

Harvard College Library

TRANSFERRED FROM
THE LIBRARY OF
THE HARVARD LAW SCHOOL

# MÉMOIRE

CONCERNANT

# LES RÉGENCES BARBARESQUES.

Olivart
5420
10.254

5315

# MÉMOIRE

CONCERNANT

# LE SYSTÈME DE PAIX ET DE GUERRE

Que les Puissances Européennes pratiquent à l'égard des Régences Barbaresques.

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR LE CHEV. D'HÉNIN

Officier au Rég. des Dragons de Languedoc, Sécrétaire d'Ambassade de France à Venise.

*Seconde édition revue & corrigée.*

VENISE 1788.

CHEZ FORMALEONI.

*Avec Permission & Privilège.*

Afr 1200.5.2

HARVARD COLLEGE LIBRARY
JUN 6 1914
CAMBRIDGE, MASS.

Transferred from
Harvard Law School Library

33-130
92

# EPÎTRE DÉDICATOIRE

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE COMTE

# DE CHALON

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT LOUIS, AMBASSADEUR DE S. M. TRÈS CHRÉTIENNE, PRÈS LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

*MONSIEUR LE COMTE,*

*PErmettez moi de faire paraître sous vos auspices, la traduction, que je donne*

*au public, d'un mémoire italien concernant les Régences Barbaresques. Votre nom illustre, placé en tête de cette traduction, lui assurera quelque succès. D'ailleurs l'ouvrage par lui même mérite de vous être présenté : il contient des vues politiques qui peuvent, au moins en partie, être utiles aux Puissances de la Méditerranée. Qui peut mieux que vous Monsieur le Comte, les apprécier, instruit, comme vous l'êtes, des intérêts des Princes de l'Europe, & par-*

*ticulièrement de ceux de l'Italie, vous pouvez plus qu'aucun autre décider du parti qu'on pourrait en tirer, pour empêcher d'une manière efficace & permanente, que les Barbaresque ne puissent plus désormais nuire au commerce des Européens dans la Méditerranée.*

*Si j'ai affaibli dans ma traduction le mérite de l'original; vous pouvez encore en être le juge Monsieur le Comte, par la connaissance que vous avez de la langue*

*Italienne; mais j'ose compter sur votre indulgence, & vous supplier d'agréer avec bonté un aussi faible témoignage, des sentimens de vénération & de reconnaissance, dont je suis pénétré. Si je n'écoutais que les mouvemens de mon cœur, je rendrais ici, un hommage public aux qualités éminentes & sociales qui vous attirent d'une part la confiance du plus grand & du meilleur des Rois & de l'autre, vous font aimer & respecter de tous ceux qui ont le bonheur de*

vous approcher; je m'étendrais sur vos travaux militaires par les quels vous vous êtes distingué dans les armées; je parlerais des dangers aux quels vous avez été exposé aux différentes batailles, où vous avez assisté en personne, pour deffendre les droits de la patrie, sans parler des rencontres périlleuses, où vous avez prodigué vos sueurs, vos veilles, & votre vie même pour le bien de l'Etat. Je pourrais encore faire valoir l'éclat de vo-

*tre naissance, & vanter vos illustres Ancêtres; mais je connais trop combien vous êtes ennemi de la flatterie; & je m'arreterai de peur de faire souffrir plus longtems votre modestie déjà alarmée des louanges, même les plus méritées. Vous m'excuserez, Monsieur le Comte, si j'ai osé de ma foible plume, baucher un éloge aussi respectable, & vous me pardonerez d'avoir suivi les impulsions de mon cœur reconnaissant en exprimant ici la moindre par-*

*tie des sentimens distingués avec les quels,*

*J'ai l'honneur d'être avec respect,*

MONSIEUR LE COMTE,

*De Votre Excellence,*

*Le très humble &*
*très obeissant serviteur*
LE CHEVALIER D'HENIN.

# AVERTISSEMENT
## DE L'EDITION ITALIENNE
*Imprimée à Venise en 1787.*

IL n'est pas nécessaire de chercher de quelle main ce Mémoire nous vient ; il vaut mieux faire attention à ce qu'il contient, qu'à celui qui l'a fait. Le suffrage du Marquis de Galliani pourroit cependant suffire à ceux qui ont besoin d'autorité ; c'est un juge éclairé sur toute sorte de matières, que son discernement rend plutôt avare de louanges, que prodigue.

L'auteur de ce Mémoire est un jeune Cavalier issu d'une famille illustre, dans la quelle le savoir est comme héréditai-

re. Il connoit le sujet qu'il traite, autant par son expérience pratique, que par ses meditations philosophiques. Un jour sans doute son nom jouira d'une haute réputation, & comme citoyen & comme lettré : mais quand même il n'en seroit pas ainsi, que de fois n'arrive-t'il pas dans le monde que le vrai mérite est sans renommée, & que la renommée n'acompagne pas toujours le vrai mérite. Nous ne pouvons refuser notre admiration à un ouvrage aussi important, traité dans un si petit volume ; ainsi qu'à cet amour de l'humanité, qui l'a produit : mais nous ne voulons point allarmer une modestie, qui se suffisant à elle même, se dérobe au grand jour ; parcequ'elle craint d'être moins utile, si elle réveille l'envie maligne, qui accompagne toujours les applaudissement trop

éclatans : C'est par ce même motif aussi grand & aussi sage, que l'auteur dans la manière de traiter son sujet, a préferé la méthode, la clarté, & la force, qui sont des qualités solides dans un écrit ; il les a préféré dis-je, à des saillies d'esprit, à une éloquence fardée, à la vaine pompe d'une érudition forcée, à l'ostentation de paroître tout savoir, à cette envie de briller par des beautés étrangères au sujet, & enfin à tous ces écarts de l'imagination, qui éblouissent aujourd'hui, & qui entraînent les applaudissemens de ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Ici tout est précis, tout est substantiel ; & parfaitement bien raisonné. Celui qui abusant du prétexte spécieux du bien commun compose des livres pour son intérêt personnel seulement peut venir ici ; ainsi que le faux savant, que celui

ci dévéloppe s'il veut les idées renfermées dans cet ovurage, & qui y sont comme entassées, & renfermées; qu'il les surcharge de ces superfluités, que la mode enseigne; il en aura bientôt formé un volume monstrueux.

O PIŨ

# O PIÙ PACE O PIÙ GUERRA.

## LA PAIX, OU LA GUERRE.

L'Ambition & l'intérêt, tous deux les tirans di cœur humain, asservissent sous le même joug, les actions du particulier le plus obscur & celles du Gouvernement le plus considérable. L'opinion seule tient la balance entre ces deux passions: l'une ou l'autre

l'emporte suivant l'influence morale chez les hommes, & suivant l'influence politique dans un Gouvernement. C'est sous ces deux aspects, que la guerre ou la paix avec les Régences barbaresques, ont réveillé l'attention des Cabinets politiques de l'Europe: les uns achètent la paix sans difficulté, en calculant les avantages, qu'ils en retirent pour leur commerce; d'autres frémissant à la seule idée d'une humiliation, emploient des sommes encore plus considérables pour faire la guerre. Le premier parti sans doute est préférable, quand la position des côtes permet de s'y arrêter.

L'ennemi dont on peut se faire un allié, n'est pas toujours persuadé que le sort des armes lui sera continuellement favorable, & il ne se flate pas toujours de remporter la victoire; ces insectes vils, qui défient presque impunément des états cent fois plus forts qu'eux, deviennent une très grande gêne pour le commerce, sur tout lorsqu'ils se dérobent pour ainsi dire aux moiens qu'on emploie pour les détruire. Aussi l'Angleterre, la Holande, la Suède, & le Dannemarck appaisent-t-ils le Barbare avec de modiques sommes d'argent, ou avec des prèsens en nature. Ce n'est point

un tribut humiliant, parceque celui qui l'accepte n'a pas cette dignité, qui pourroit le caractériser tel, c'est plutôt un animal vorace, dont la gueule toujours béante engloutit tout ce qu'on lui jette, & qui reste tranquille à ronger sa proye, jusqu'à ce que la faim lui fasse de nouveau sentir ses aiguillons. Ces nations d'ailleurs ont l'avantage d'être éloignées de la Barbarie, ce qui leur facilite beaucoup toute espèce d'arrangement avec elle.

Mais pour les autres Puissances, qui dominent sur la Méditerranée, on doit les considérer sous un point de vue différent;

la guerre leur est souvent nécessaire, & les traités, qu'elles font sont toujours précaires. L'Espagne offre à l'ennemi un rivage très étendu, sur le quel il peut en vingt quatre heures faire un excursion; son commerce de côte en outre, qui est très considérable, doit tenter d'une manière irrésistible, ces voisins dangéreux. Les Royaumes de Naples, & la République de Venise sont encore exposés par les mêmes circonstances à l'avidité des Corsaires. Les autres puissances, moins considérables, qui possèdent des rivages beaucoup moins étendus, ont aussi des ports de relâche, & des côtes

d'un passage très important : tout cela forme pour les pirates Mahométans un riche Sérail, ou il peut à son gré jetter le mouchoir en suivant pour guide son intérêt seul. Heureusement ils ne connoissent pas leur propres avantages, & ils n'en savent pas tirer tout le parti, que d'autres nations plus instruites & plus entreprenantes, sauroient bien se procurer.

L'insolence & les hostilités des Corsaires Barbaresques ont souvent provoqué la vengeance des Couronnes les plus puissantes de l'Europe : chacune d'elles a eu ses momens de colère contre les Afri-

cains; & chacune à son tour a fait des tentatives, & a été obligée de céder avec perte & humiliation. On peut admettre que les efforts, qui ont été faits contre eux, furent ou mal dirigés ou mal exécutés; mais en accordant encore le succès des armes le plus heureux possible, l'entreprise cependant ne pourroit jamais remplir l'objet, qu'on s'étoit proposé: le dommage que nous éprouvons est causé seulement par de petits corsaires très nombreux, qui sur un premier calcul attaquent le commerce de toutes les nations: quelques-uns de ceux qui ont été offensés désespé-

rant de détruire en mer la caus de leurs dommages, ont imaginé d'attaquer les agresseurs jusques dans leur domicile; mais de pareils projets seront toujours chimériques. L'art militaire nous fournit deux moyens de chasser l'ennemi de son port fortifié, soit par un débarquement de troupes, soit par un bombardement.

Pour le débarquement, il sera toujours difficile de proportionner les forces nécessaires pour une pareille expédition avec l'immense population de Barbares braves, & aguerris, qui font alors cause commune avec tous leurs voisins, lorsqu'il s'agit de conserver leur

propre existence, & qui daus un instant opposent des forces cent fois plus considérables, que celles des attaquants: Ce fut toujours une très grande erreur qui a accompagné les projets des Gouvernemens, & les mesures des Généraux, que de regarder les Barbaresques comme des ennemis foibles, méprisables, & d'une facile conquête. Alger, Tunis, Larrache, Suse, & d'autres ont été des preuves évidentes de cette fâcheuse assertion. La France même, a presque toujours été convaincue de l'inutilité de ses efforts, par la perte, & le massacre de ses sujets, toutes les fois qu'el-

le a voulu tirer vengeance des offenses, qui lui étoient faites, & dompter ses agresseurs. C'est l'intérêt seul de son commerce, qui l'a porté à contracter l'arrangement stable, qui règne aujourdhui entre elle & la Barbarie? Quiconque connoît la position de leurs ports fortifiés par l'art ou par la nature, jugera sans se tromper qu'il est impossible de s'en emparer, & d'en conserver la possession. Un seul point qui touche à mille autres, continuellement exposé, toujours susceptible d'être attaqué, ne peut jamais devenir un point, sur le quel on puisse avoir des vues. Quand bien même

par la combinaison la plus heureuse & à la faveur du débarquement d'un corps considérable de troupes, on parviendroit à s'emparer d'une place de la Barbarie, comment seroit il possible de la conserver? Exposés de tout côté au feu d'un ennemi chassé à quelues pas seulement de chez lui, ce dernier a en sa faveur des annés, & des siècles même pour détruire, ou reprendre la place conquise; comment s'assurer de vivres proportionés à l'immense consommation d'une garnison, qui cependant ne peut être secourue, & alimentée que du côté de la mer, & à la quelle il faut porter tou-

tes les choses, les plus nécessaires, peut être même jusqu'à l'eau? Il existe il est vrai quelques endroits, ou la première difficulté une fois vaincue, celui qui en fait la conquête, peut en rester facilement le possesseur, la nature l'aiant disposé de manière à n'être pas dominé à l'entour. Gibraltar, Ceuta, & Orano, sont presque les seuls Forts, qu'on puisse ranger dans cette classe; les deux dernières places ne se soutiennent cependant de la part de l'Espagne, que par un feu vif, presque continuel, qui non seulement fatigue, & détruit des garnisons entières, mais absorbe aussi des sommes

immenses pour leur entretien; à quelle fin? à quel objet? pour aucun. Une Forteresse, dont on s'est emparé, & que l'on conserve avec une garnison, se garde à peine elle même, ainsi que l'étroit espace, qui est à la portée de son canon; l'ennemi se trouve libre un peu plus loin, & les corsaires qui occupoient cette place conquise, n'ont fait que changer de domicile, d'ailleurs le grand nombre de celles qui leur restent leur font appercevoir à peine que celle-ci leur manque; c'est ainsi qu'à un mille de Ceuta & d'Orano, les Barbaresques reprennent tranquillement possession de leur côtes,

& de leurs ports, pendant que les Espagnols propriétaires de ces deux points dont il se sont emparés, ne les conservent bien chèrement, que pour avoir le triste privilège de voir l'ennemi de plus près. Pour les autres ports de la Barbarie, tels que ceux d'Alger, de Tunis, de Tripoli, ils ne sont pas susceptibles d'être conservés, parceque leur position les expose à être facilement repris. Peut être ne prétendra-t-on pas les conserver, & lorsqu'on expédiera des escadres pour en faire la conquête, ce ne sera peut-être uniquement que pour les raser, les détruire de fond en comble, & les réduire

en cendres; soit: qu'on imagine même le triomphe le plus complet que puisse remporter une escadre. De tout cela qu'aura-t-on gagné? Rien encore. Un mois aprés cette Ville détruite, renaît de ses cendres, comme à la suite d'une incendie, je veux encore qu'on soit venu à bout de combler un port; mais peut on se refuser d'accorder qu'il en reste cent autres? Peut on nier encore que pour fournir un asyle à de petits bâtimens, tout golfe, & toute espèce d'anse, leurs sont plus que suffisans?

On pourra opposer à ces réflexions, que depuis la découverte

de l'Amérique, les Européens ont appris à conquérir de vastes continens à des distances immenses de chez eux, & que tout à cédé à leur armes, lorsqu'ils ont tenté efficament de s'emparer des côtes, & des campagnes immenses du nouveau monde, après en avoir chassé les nationaux. La réflexion est vraie, mais je vais répondre par deux raisons très fortes pour expliquer ce phénomène de la foiblesse des Américains, & des Indiens. D'un côté toute la férocité aguerrie des Européens c'est fait sentir à des peuples, qui ne connoissoient ni la manière dont nous faisons la guerre, ni la con-

struction

struction de nos armes : & d'un autre côté toute la politique réfléchie du conquérant vint ensuite compenser, & adoucir les disgraces des conquis, en leur offrant un commerce réciproque, qui calma les esprits, & les réunit par le lien du bien commun. Le continent de la Barbarie n'offre pas des avantages de ce genre, le peuple y est aguerri, & promt à résister ; & les Européens sont aujourd'hui un peu plus persuadés de cette vérité. Il convenoit à ces derniers de faire des acquisitions dans les deux Indes, dont les productions ne se trouvent pas dans nos climats ; ils vou-

loient avoir du sucre, de l'indigo, du caffé, des toiles, des mines d'or, & d'argent, &c. &c. Mais la conquête de l'Afrique n'offre pas les mêmes attraits, parceque ces productions sont les mêmes, que celles, dont nous jouissons, & que l'intérêt des Barbares les portent naturellement à nous les offrir, & à les fournir à nos bâtimens. Par conséquent quelle seroit la raison, qui pourroit tenter une nation Européenne à se mettre en possession d'un terrein qui lui seroit d'une aussi petite utilité, & à dominer sur des côtes d'une étendue, aussi considérable? Seroit-ce pour tenter de

détruire l'existence des Corsaires? Mais cela n'est pas même croyable. Que l'on mette dans une balance d'un côté tout ce qu'il en coûteroit pour une pareille entreprise, savoir la perte d'hommes qu'elle occasionneroit, le démembrement dans la population, qui s'ensuivroit, la pemière résistance à surmonter, une guerre continuelle à soutenir; & que de l'autre on ne trouve que l'acquisition d'une médiocre quantité de grains & la destruction d'un petit nombre d'insectes appelés Corsaires; qu'elle est la main politique qui oseroit soulever cette balance, & qui douée d'humani-

té pourroit mettre en comparaison de pareils avantages.

La seconde manière d'attaquer les ports de la Barbarie, est celle d'un bombardement; il n'expose pas il est vrai à perdre autant d'hommes, que le débarquement; il peut se répeter plusieurs fois l'année, & ne coûte pas beaucoup; mais l'effet en est souvent ridicule, & presque toujours inutile; si l'ennemi a le tems de le prévoir, il lui sera très facile de rendre cette opération vaine, & ce ne sera que dans le cas d'une surprise, qu'on pourroit l'effectuer avec quelque apparence de succés. Comme il convient cepen-

dant d'évaluer les choses d'après leurs conséquences, qu'on réfléchisse un peu à quoi aboutiroit le bombardement le plus destructif, & le plus heureux possible. Qu'on fasse la supposition la plus favorable, qu'on imagine, que la forteresse, le port, & la ville bombardée, soient réduits en cendres, la victoire est remportée, on part triomphant, & on laisse le barbare sans asyle & sans habitation. Qu'aura-t-on obtenu de solide, qui puisse conduire à une paix durable, ou à la destruction des Corsaires? Rien encore. La ville réduite en cendre se rétablit bientôt, comme dans la première.

supposition, & dès qu'ils trouveront un trop grand désavantage à la reconstruire à portée de la bombe, ils prendront bien aisément la précaution de l'éloigner un peu du rivage de la mer, & défieront alors tous les bombardemens possibles. Les Corsaires en même tems accoutumés à leur métier, sortiront de nouveau de leurs ports; ils seront enflés par l'orgueil, animés par la vengeance, & se prépareront à exercer encore plus cruellement leurs pirateries.

Qu'on ne prenne donc plus le change sur l'objet qui provoque notre courroux, à la bonne heure si les forteresses de Bar-

barie nous incommodoient par leurs canons, gênoient notre commerce, & réduisoient les Chrétiens à l'esclavage, il faudroit avec raison diriger contre elles tous nos efforts; mai le mal ne provient seulement que des Corsaires, il est donc inulile de s'attaquer aux forteresses, puis qu'elles ne font, ni ne peuvent faire aucun dommage.

A ces réflexions, qui sont contraires au parti d'aller attaquer les Barbaresques jusques dans leur domicile, s'élève encore une voix générale, qui dit; pourquoi conquérir des pays, & détruire des villes; il suffit seulement de se

présenter devant leurs remparts avec des escadres, & des forces militaires pour les épouvanter & les abattre. Mais aujourd'hui cette terreur panique n'est plus de saison; & c'est à présent un article de plus à payer dans les traités de paix. Malheureusement dans ce siècle, les Européens ont donné aux Barbares des leçons suffisantes pour leur apprendre que les menaces ne sont pas toujours des fléaux réels; & que de montrer les dents, n'indique pas toujours le pouvoir de mordre : au contraire ils s'imaginent avoir des moyens pour nous résister & des ressources pour rendre inu-

tiles, les attaques des ennemis. Peut-être, si les expéditions qu'on a tenté contre la Barbarie ne fussent toujours bornées à une simple apparition d'Escadre pour en imposer, & qu'en même tems on eu capitulé sans bruler un grain de poudre, peut être, dis-je cette terreur panique existerait-elle encore chez des Barbares ; peut-être en retireroit-on encore meilleur parti, qu'avant les débarquemens & les bombardemens qu'on a déjà fait ; mais le mal existe ; & ce seroit ridicule de calculer sur ce que les Barbaresques étoient autrefois. Il faut prendre ses mesures d'a-

près ceux qui existent de nos jours.

L'intention dans cet avant propos est d'établir pour maxime que les expéditions contre les places de Barbarie ne produiront jamais que des chimères, dont le dommage retombera toujours sur ceux, qui les entreprendront; qu'il est a souhaiter de voir finir tous ces projets ridicules enfantés par des esprits enclins à la guerre, & que la politique des Gouvernemens si souvent trompée vienne enfin à ouvrir les yeux.

On va parler maintenant de la première partie du double titre de cet ouvrage.

## O PIÙ PACE.

LA guerre est toujours un état violent pour un Royaume, semblable a un malade, qui soupirant après le retour d'une meilleure santé, se soumet à avaler des potions amères, il n'est affecté dans le moment, que de la douleur qui le tourmente & du dêgout que les remedes lui font éprouver, il est incertain s'il sera la victime du mal, ou s'il parviendra à recouvrer ses anciennes forces. Mais quelque soient les raison qui ont excité la guerre, il est dans l'ordre de la

nature, que la paix lui succède. Les guerres occasionnées pour des objets de grande conséquence, & pendant lesquelles on voit deux partis acharnés, faire l'un contre l'autre des efforts poussés à l'extrême, s'attaquer avec vivacité, se massacrer continuellement, & se précipiter tous deux vers une ruine presque inévitable: ces guerres là, dis-je, ont un période d'autant plus court, qu'elles sont vives, & pressantes; il n'en est pas de même de la guerre avec la Barbarie, languissante pendant sa durée, insignifiante dans ses entreprises, l'ennui, ou l'intérêt peuvent seuls y

mettre fin: mais ce terme devient toujours périodique, & les puissances Européenes se volent toujours obligées à faire des traités de paix avec les Régences Barbaresques. Mais que sont ils ces traités de paix? Sur quelle base sont ils établis? Quelle sera leur durée, & combien ne sont ils pas précaires?

On paie des tributs aux Africains, c'est une chose incontestable; mais ce qui est incertain, c'est de savoir à quoi sont fixés ces mêmes tributs. Il plait aux uns de faire des contributions en argent, aux autres de fournir des munitions de guerre, d'autres en-

fin à offrir de riches présens en marchandises, ou en meubles précieux. L'avide Africain prend tout; & il regarde également comme tributaire celui qui donne de l'argent, celui qui fournit des canons, & celui qui offre des voitures Européennes, ou autres effets précieux. De ces trois espèces de contributions, la dernière sans doute est celle que les Européens regardent comme la plus décente & la moins humiliante. Mais elle est agréé plus difficilement de la part des Barbaresques: ils estiment beaucoup plus les deux premières, savoir l'argent, ou les moyens de s'en pro-

curer. On a pourtant grand tort de préférer la contribution en argent à celle des munitions de guerre; s'est une erreur qui fait illusion au premier abord, mais que la réfléxion dissipe bientôt. Celui qui donne de l'argent fournit tout; & celui qui donne des munitions, ne fournit que des munitions: avec la première on construit des bâtimens, on achéte des denrées de toute espèce, on soudoie les équipages, on arme des escadres, & on tient la campagne; mais avec la seconde on ne contribue qu'à un seul objet. Toutes les fois qu'on aura l'adresse de fixer le calibre des

pièces d'artillerie, dont on voudra faire présent, le mal pourroit se réduire à une simple appréhension; si cette artillerie est telle, qu'on ne puisse l'emploier, que dans des batteries de terre, on peut en donner sans scrupule, & on ne risque rien de laisser les forteresses Africaines devenir des parcs d'artillerie, & des volcans fumans, puisque d'après le principe proposé on peut les laisser exister sans qu'elles nous causent de troubles, & sans avoir besoin de les attaquer. On se fait aussi un grand scrupule de donner des poudres en présent, mais cela n'est encore qu'un mal imaginiare.

ginaire. Quand arriva-t-il qu'un Corsaire Barbaresque n'aye point armé faute de poudre? Il n'est actuellement aucun coin de l'univers, qui n'en soit pourvu depuis qu'un moine l'inventa au fond de sa cellule. Que les Barbares la reçoivent en présent, ou qu'ils la fabriquent chez eux, c'est exactement la même chose, mais sans nous égarer sur des apparences erronnées, allons au fait. Les corsaires font la course & non la guerre, c'est à dire qu'ils courent la mer dans l'intention de s'emparer des bâtimens marchands & d'éviter le feu de toute espèce de vaisseaux de guerre; c'est

par cette raison, que pendant des années entières ils volent les richesses des Européens sans bruler un grain de poudre; s'ils rencontrent plus foible qu'eux, ils s'en rendent maître, & ils plient s'il trouvent plus fort. Ainsi, pour dire la vérité, un Corsaire Barbaresque à la rigueur, a à peine besoin de canons & de poudre. Pourquoi donc se faire scrupule de fournir des objets, qui ne peuvent produire, que des dangers illusoires. L'argent seul est le mobile général, qui facilite au Barbare des moyens d'engagner d'autre suivant sa volonté, & de s'en faire encore payer

les intérêts par celui même, qui le lui a donné. Mais suspendons pour un moment la discussion des tributs, que ce mémoire a pour objet. Réflechissons, & examinons, si tous ceux qui jusqu'à présent furent offerts par la politique, & reçus par l'avidité, ont pu assurer la paix pendant deux lustres avec les puissances de la Méditerranée, s'il en faut excepter la France, il n'y en a pas encore eu d'exemple. Les Cabinets d'Europe épient les premières ouvertures de paix de l'Africain & ils étudient les moyens de l'attirer dans leurs vues & de s'assurer de son amitié: chacun

se flatte de faire époque par une paix perpetuelle: on conclue un traité, on commence à en jouir; mais pour la durée plusieurs siècles d'expérience nous ont appris ce qui en à été & ce qui en sera toujours. Les intérêts des contractans sont trop disparats pour en espérer la maintenue. L'Europe civilisée, & astreinte aux règles de la bonne foi, que l' honneur, & la honte de manquer à sa parole lui empêcheront toujours d'enfreindre, ne se hazardera pas la première, à rompre sans raison légitime. Elle manque d'ailleurs d'objets, qui puissent la tenter, sur lesquels elle

puisse diriger ses attaques, & en tirer avantage par surprise, elle offre en outre par sa navigation commerçante des richesses qui servent d'appas à ses ennemis. L'Africain au contraire sans principes, exerce librement la tirannie, & la fraude lorsqu'il trouve l'occasion de satisfaire ces deux vices; il ne voit pas ses richesses exposées sur mer, à la quelle il ne les confie jamais, & il sent à tout moment cette demangaison impérieuse qui le sollicite à s'emparer de celles d'autrui, lorsqu'elles circulent sous les diffèrent pavillons, dans le bassin limité de la Méditerranée. D'a-

près ce parallèle d'intérêt, on découvre où existe ce germe destruéteur, qui anéantit toute espèce de traité de paix. Quand d'un côté on ne risque rien, mais que l'on a tout à espérer, & que de l'autre on n'a rien à gagner, mais qu'on peut tout perdre, il ne peut alors y avoir une égalité suffisante pour établir des vues pacifiques; c'est par cette raison que l'Africain est toujours le premier à se porter à la rapine, & l'Européen toujonrs le second à en tirer vengeance; & il ne peut jamais avoir d'autre objet, qui l'excite à faire la guerre. Le premier insulte des Royaumes dans

la partie la plus importante, c'est à dire le commerce, il tient les pavillons dans la sujétion, & il jette l'épouvante par l'esclavage: mais pour le second il ne peut user de représailles, qu'en poursuivant les Corsaires, comme feroit un aveugle, qui voudroit suivre un chien dans les vastes déserts de l'Arabie. On peut donc conclure, que les tributs mis en usage jusqu'à présent, n'ont pu, & ne pouvoient assurer la paix, ni en garantir les conventions. Est il possible de parvenir à ce but? Existe-t-il un moyen, qu'on puisse tenter? Je le crois; & voici quelle est ma proposition.

*Faire présent aux Barbares d'un certain nombre de bâtimens marchands, lui ouvrir tous nos ports pour le recevoir, & les inviter à commercer.*

Cette maxime tout à la fois politique, & remplie d'humanite, sera reçue avec complaisance de la part du philosophe; & flattera l'homme d'état. Quiconque veut étudier l'homme d'après l'homme, il le trouvera toujours le même parmi toutes les nations, dans tous les climats, & sous tous les mêmes caractères généraux. L'intérêt range l'univers sous son étendard: c'est une trompette qui

met en mouvement le monde entier ; c'est une loi impérieuse, qui crée, qui lie, & qui maintient presque tous les pactes socials. C'est elle qui rapproche les pays éloignés, qui fraternise les nations entre elles, qui établit la paix entre des ennemis, & qui enchaine enfin tous les esprits. Oh humanité ! que tu es heureuse de retrouver dans ta création un point fixe, & commun, qui t'attire invinciblement, qui t'occupe, & te fera illusion tant que tu existeras ! En tirant parti de ce grand mobile, que la connoissance des passions humaines nous fait découvrir, essayons de civi-

liser le Barbare, & de le rendre semblable aux autres nations policées.

Si le commerce a réuni les deux Indes à l'Europe; si l'Europe est elle-même liée d'une extremité à l'autre par une chaîne aussi douce, pourquoi désespérer d'étendre un jour le chainon jusques à la Barbarie? Les Corsaires Afriquains affamés courent la mer pour assouvir leur avidité: mais si le commerce réciproque peut satisfaire tous leurs désirs, ils abbandoneront bien volontiers leur ancien système pour adopter le nouveau. Les Barbares ne sont pas si mauvais calculateurs, qu'ils ne

puissent reconnoître, que la piraterie est un moyen incertain de se procurer des richesses, qu'il est souvent en défaut, toujours exposé à manquer son objet, & peut les faire tomber dans l'esclavage. Il est vrai, qu'étant navigateurs nés, ils ont un penchant invincible, qui les porte à chercher une occupation analogue à leur profession; & puisque tout le monde les chasse de ses ports, & que personne ne les invite à venir chez soi, la piraterie est la seule ressource, qui leur reste. Mais qu'une Puissance veuille bien essayer une fois de leur accorder l'hospitalité, l'expérien-

ce fera bientôt voir les effets, qu'on doit en attendre. L'homme corrige promptement ses idées, quand on lui montre, où gît l'erreur, une fois que les Barbares auront éprouvé cette sureté, qui règne dans nos gouvernemens; qu'ils auront goûté ces aisances, qui se présentent en foule dans notre manière de vivre; qu'ils auront senti les attraits d'un gain non contesté sur leurs marchandises exportées chez nous, & sur les notres reportées chez eux; qu'ils auront enfin été frapés du paralelle de leurs déserts, avec nos jouissances agréables; & qu'ils en auront pû faire la compa-

raison, ils changeront bientôt de génie; & deviendront bientôt semblables au reste des autres hommes.

On pourroit opposer que le commerce de l'Europe en souffriroit peut être. Supposons, qu'il en fut ainsi, mais ne confondons pas pour cela la maxime énoncée, & distinguons l'objet, que nous nous sommes proposé. On veut une paix permanente pour affranchir nos côtes de la gêne, & lui faire jouir de tous les avantages d'une navigation libre; mais pour cela, on ne prétend pas faire une paix lucrative avec la Barbarie. Que ce soit à notre dé-

triment, cela ne détruit pas le plan. Un Gouvernement doit faire des sacrifices apparens sur un petit objet, quand cela lui ouvre le chemin à des avantages plus considérables. Le vrai point de vue d'un traité de commerce avec la Barbarie, doit être de payer un tribut politique, que l'on puisse substituer à ceux, qu'on payoit précédemment. Qu'on accorde des privilèges pendant quelques années aux pavillons marchands Africains; qu'un Gouvernement reçoive les productions de leur pays sans en avoir grand besoin; & qu'il leur envoie des siennes, même avec per-

te; que l'on calcule ensuite ce qu'il en couterait pour un pareil tribut, & l'on verra bientôt, que les frais seront plus légers, que de toute autre manière.

Mais ce calcul ne doit pas tomber seulement sur le prix des marchandises ; on doit mettre dans la balance l'acquisition d'une nation commerçante de plus, & l'hypothèque, que cette même nation dépose entre nos mains, dans le moment qu'elle confie ses marchandises à la mer, en les transportant par elle-même. Que le Barbare ait seulement cinquante bâtimens marchands sur la Méditerranée, sur les quels

soient en dépôt toutes leurs espérances, & toutes leurs spéculations de gain qu'ils fondaient autrefois par nécessité sur la piraterie, il se trouvera avoir donné sans s'en appercevoir, un gage qui l'empêchera de commettre des hostilités, & le détournera d'aller en course. Voilà donc enfin le vrai moyen de s'assurer d'une paix durable, & de procurer à un Gouvernement les avantages d'un pavillon libre & d'un commerce non interrompu. Qu'on joigne à cela, la diminution que ce Gouvernement peut faire dans ses forces maritimes & dans ses dépenses d'armement, & en repor-

tant

tant toutes ces grandes épargnes à la masse des autres avantages, on verra bien d'après cet apperçu, qu'il est possible de donner quelques bâtimens en présent, & supporter la perte, que l'équilibre dans le commerce réciproque, pourroit occasioner.

La Puissance Européenne, qui la première rendroit les Barbaresques commerçans, ne gouteroit elle pas aussi avec délices cette réflexion bien consolante, qu'elle est efin l'instrument de cette paix si désirée par toutes les autres Puissances? Toutes les fois que le pavillon africain deviendra commerçant, l'amitié de tout le

monde lui est dès lors nécessaire. Il est exposé à perdre, par conséquent il est exposé à craindre: & il va de son intérêt, de demander la paix. On fera peut-être cette objection, que l'Africain ne voudroit pas accepter des propositions de commerce, qui ne lui seroient faites, que par une seule Puissance, parcequ'il n'en pourroit tirer aucun profit en se trouvant en guerre avec les autres pavillons; & qu'il verroit s'évanouir en un moment toutes les espérances, qu'on lui faisoit entrevoir dans le présent en bâtimens marchands. Rien de si vrai, si on suppose qu'une opération de

cette nature se fasse sans l'accord réciproque de toutes les Puissances de la Méditerranée; mais pour peu que cette harmonie existe, il est de l'intérêt d'un chacun d'accorder aussi-tôt la paix au Barbare, pour lui laisser goûter tranquillement les attraits du commerce. On ne fait pas la guerre aux Corsaires barbaresques pour l'appas de la gloire, ou des conquêtes, mais seulement pour rendre inutiles les entreprises d'environ trois mille affamés; or si ces affamés deviennent des hôtes nouveaux, & qu'ils fréquentent nos ports en bons amis, quel est le gouvernement, qui s'obstineroit

à vouloir leur faire la guerre. Que l'on examine un peu ce trafic bizarre que les Régences de Barbarie font de la paix & de la guerre : il semble qu'elles calculent, & qu'elles pesent le profit le plus grand, qu'elles pourroient tirer, en se trouvant en paix avec telles Puissances Européennes, & en guerre avec telles autres en même tems. Il y a des circonstances, ou il leur est plus avantageux de courir indistinctement sur tous les pavillons : ils l'exécutent alors sans nulle difficulté. Une Puissance Européenne se présente-t-elle pour demander la paix, le Barbare l'accorde, profite

de l'occasion pour gagner une grosse somme d'argent, il la touche, & donne à son nouvel allié le tems de refaire son commerce, pour que la victime soit un jour plus grasse. L'Espagne par exemple, demande la paix; les piastres tentent & elle est accordée; en même tems le Barbare tombe sur le commerce Vénitien. De cette façon il prend à toutes mains, en recevant des présent d'un côté, & en volant de l'autre. Vient ensuite l'alternative, ce sont les séquins vénitiens, qui leur font envie, ils se lient d'une grande amitié avec la République, & déclarent aussi-tôt la guerre aux

piastres fortes. C'est ainsi, qu'en parcourant les vicissitudes de chaque Puissance de la Méditerranée on voit qu'elle se trouve exposée continuellement au jouet, & en butte à l'avidité de l'Africain sans pouvoir en secouer le joug: de sorte que jusqu'à présent celui qui pour son avantage fait la paix, est sûr de causer du mal à son voisin; celui qui délivre ses côtes des Pirates, les rejette involontairement sur celles qui lui sont limitrophes: Jusqu'à ce qu'enfin le Barbare en changeant d'objet, change aussi la destinée des deux Puissances voisines. Peut-il en être

autrement? Puisque aucun traité n'a enlevé un seul pirate à la piraterie; & tant qu'on ne laissera pas au Barbare d'autres ressources, que celle de vivre de brigandages, on peut être assuré de l'avoir alternativement sur les bras. A la rigueur il est donc vrai de dire, que toutes les Puissances de la Méditerranée payent un tribut perpétuel, soit par des présens en tems de paix, soit en perdant des bâtimens en tems de guerre.

On peut faire ici une sérieuse réflexion, que tous les traités de paix jusqu'à présent n'ont presque jamais compris toutes les

Régences de la Barbarie à la fois. Il y a quatre cerbères au moins, dont il faut assouvir la faim: savoir Alger, Maroc, Tunis, & Tripoli, tous indépendans les uns des autres, & de la morsure des quels il faut se garantir de tous à la fois, si l'on veut assurer au commerce un passage libre dans la Méditerranée. Si une seule Régence reste ennemie, le but, qu'on se proposoit, est perdu. Premièrement, parcequ'un pavillon n'étant pas généralement libre, les assurances de commerce se font alors suivant le taux de la guerre; c'est ce qui empêche les négocians, dont le

pavillon n'est pas libre, de soutenir la concurrence avec les pavillons francs. En second lieu, celle des Régences Barbaresques qui est en paix, fait courir ses corsaires avec des patentes de l'autre Régence qui est en guerre; c'est par un tel moyen, qui n'est déjà que trop connu, qu'elle continue à exercer ses brigandages sur le commerce de la Puissance, à laquelle elle a vendu si chèrement la paix. Si un Armateur Tunisien trouve, que son Divan ait tort de l'empêcher de courir sur tel ou tel pavillon, il se pourvoit alors bien aisément d'une grande pancarte de Tripoli, &

peut-être même encore, muni des patentes de l'une, & de l'autre Régence il pourra voler impunément sans s'exposer à être jamais pris. Ce seroit donc compromettre bien mal à propos son commerce, *que de faire* la paix avec une des Puissances barbaresques seulement; cependant il n'a jamais été possible de les pacifier toutes à la fois. C'est ainsi, qu'outre la dépense, qu'il en coûte pour acheter la paix de l'un des ennemis, *il* faut encore continuer les mêmes frais d'armemens maritimes pour se mettre à l'abri des autres.

Qu'on ne regarde donc pas

comme chimérique le projet proposé d'attirer le Barbare par l'appas des gains du commerce. Qu'on ne s'effraye point d'une entreprise que l'opinion seule regarde comme gigantesque. Quand on n'est pas à portée d'examiner le mérite d'une cause, il faut se défier de son propre jugement, & dans l'incertitude, faute d'y réfléchir, on la condamne bien souvent. Il est presque naturel, que tous ceux, qui ne connoissent pas bien le caractère des Africains, les jugent incapables de civilisation, & peu susceptibles de s'astreindre aux liens de la société. Ce seroit une trop longue digres-

sion de prouver le contraire par des raisonnemens philosophiques, & politiques, & de démontrer combien cette idée est erronée. Il suffit de citer un fait pour détruire la prévention des juges. La réligion Mahométane embrasse une vaste étendue sur la superficie du globe; la plus grande partie des peuples qui vivent sous ses loix, sont déjà lancés dans le tourbillon du commerce, concurremment avec les autres nations. La Turquie Européenne & Asiatique, l'Archipel, & toutes les côtes d'Egypte, ne connoissent plus la piraterie; ils sont liés depuis long tems avec toutes les Puissances

de la Méditerranée pour les reconnoître comme amies, & faire avec elle des échanges de leurs produits, & de leurs richesses. La Barbarie seule est restée dans son ancien usage, mais on trouve chez elle même l'exemple d'un commencement de goût pour le commerce, & d'eloignement pour la piraterie. Le Roi de Maroc, qui par sa position domine le détroit de Gibraltar, devroit être le corsaire le plus formidable, & il fut tel pendant une longue suite d'années, jusqu'à ce qu'enfin un Juif son conseiller d'Etat lui donna quelques idées de commerce, & lui inspira la

curiosité d'essayer s'il lui étoit plus convenable de charger les bâtimens de grains, plutôt que d'y mettre des canons. Apeine le Roi Marocain eut il goûté les avantages d'un pareil commerce, acquis *sans* guerre, qu'il fut le premier à rechercher la paix avec toutes les Puissances de l'Europe; on vit ses Ambassadeurs courir les différentes Cours, en offrant des traités de commerce, & quiconque voulut s'unir à ce Prince, il en fut très-bien reçu. L'Amérique même aujourdhui indépendante après avoir souffert de grands dommages de la part des Corsaires Algériens, & après avoir

essuyé du Divan de cette Régence un refus formel de toute espèce d'accomodement, cette nouvelle République dis-je, a trouvé cependant chez le Roi de Maroc, l'accueil le plus prompt, & le plus favorable. C'est aux sentimens, & à l'esprit de commerce de ce Roi, que nous sommes redevables de cette précieuse comunication des deux mers, qui sont ouvertes aujourdhui à toutes les nations. Un Hebreu seul a produit ce changement dans le cœur d'un Africain, & dans la position la plus intéressante de la Barbarie.

D'après cet exemple doit on

désespérer, que l'habileté des Cours & des Cabinets de l'Europe ne parviennent à obtenir le même avantage pour le reste de la Barbarie, qui est si peu considérable & qui nous cause tant de dommages? On a essayé dans le monde des projets beaucoup plus difficiles, moins utils & beaucoup moins humains. Passons maintenant à la seconde partie de l'épigraphe de cet ouvrage.

## O PIÙ GUERRA.

LEs devoirs de l'humanité une fois remplis par des offres généreuses d'amitié ; si de pareils sentimens ne sont point accueillis, & que l'insolence, & la férocité viennent à rejetter tout traité, qui pourroit conduire à cette heureuse harmonie, & enfin si le Barbare obstiné, persiste à traiter en ennemi celui qui lui offre la paix & la communauté d'intérêts ; il est alors indispensable pour sa défense propre, & pour son honneur, qu'un gouvernement par raison d'état mon-

tre toute l'énergie, dont il est capable, affin de mettre à couvert la vie de ses propres sujets & de protéger son commerce. A des barbares qui n'acceptent point la paix, on doit leurs déclarer la guerre. Mais pour le faire avec avantage, & d'une manière plus efficace que celle qui a été pratiquée, jusqu'à présent, voyons quels sont les moyens, que l'on pourroit employer pour y parvenir.

I. *Alliance indispensable entre toutes les Puissances de la Méditerranée.*

Rien n'étonne autant l'esprit d'un homme impartial, & accoutumé à réflechir, que de voir depuis plusieurs siècles, sept à huit Puissances limitrophes, attaquées & humiliées par un ennemi commun, n'avoir pas fait encore un seul pas de concert, & ne pas avoir encore combiné unanimement une seule opération; il semble que chacune de ces Puissances soit obligée à braver chacune séparément, l'Afrique entière; qu'elle ne puisse se lier ainsi

rêt avec ses voisins, ni en recevoir des secours, & qu'elle dû seule, trouver les moyens de domter le Barbare de telle manière & en tel tems que ce soit. Il arrive de là que chaque Puissance régle ses mesures indépendament des vues des autres, pourvoit à ses besoins pour le mieux, commence & finit la campagne suivant son compte particulier. C'est par cette raison, que des escadres Européennes considérables, sont en mouvement, sans que les Barbaresques ayent un seul bâtiment en mer, & alternativement, il arrive que toute la Barbarie armée en campagne, pendant que

l'Europe n'a pas un seul canon sur le champ de bataille. Il n'y a aucune union entre les Puissances de la Méditerranée. Le seul point qu'elles ont de commun entre elles, est de voir leurs sujets chargés de chaines, & jettés dans d'effroyables prisons; là ces captifs infortunés, apprennent à connoître combien leurs Puissances respectives auroient pû les proteger, si elles eussent pensé au bien commun, en se réunissant toutes ensemble. Il résulte d'après cette disposition des forces qu'on oppose au Barbare, & qui est abandonée au hazard, qu'elle ne forme pas une barrière stable, qu'on suppo-

re à contretems des dépenses considérables, que le commerce enfin n'est pas protégé d'une manière sûre, parcequ'on ne peut compter sur les secours de son voisin, & qu'on ne peut fonder ses espérances, que sur sa marine propre.

Y a-t-il jamais eu un projet plus simple & plus naturel, que de faire cause commune pour battre un ennemi commun? Dans les guerres de l'Europe, à peine une nation indique-t-elle quelques actes d'hostilité, que la partie adverse trouve des alliés, rassemble des troupes auxiliaires, & range dans son parti tous ceux qui doivent contribuer à sa défense, soit à

cause des liens de famille, soit par raison d'intérêt, soit enfin en conséquence de conventions précédentes. On voit encore cet esprit s'étendre à des nations qui n'étant pas en guerre se réunissent cependant très-étroitement, pour rester en sureté, spectatrices des débats sanglans d'autrui. Tels sont les neutralités armées, qui ne se mettent en défense, que pour les cas imprévus, & ne se tiennent sous les armes, que pour faire respecter leurs pavillons & protéger leur commerce. Les Barbaresques, ennemis perpétuels de l'Europe, seront-ils donc les seuls, contre les quels il ne doit exi-

ster aucune alliance, aucun pacte & aucune convention? Mais non. Si une seule des Puissances de la Méditerranée, celle d'entre les plus respectables par leurs forces & l'énergie de leur gouvernement, vouloit entreprendre de recueillir les suffrages, & d'indiquer la marche des opérations, elle ne trouveroit pas de difficulté à faire entrer les autres dans ses vues. Cependant en passant aux articles suivans, on suppose toujours, que les Puissances de la Méditerranée soient convenues de s'unir par une alliance générale, qui doit être la base, du projet dont il est ici question.

II. *Établir un cordon permanent de vaisseaux protecteurs du Commerce.*

La réunion des forces de sept à huit Puissances de la Méditerranée rendroit absolument nécessaire l'établissement d'un ordre particulier pour partager, & distribuer à chacun son emploi; on pourra l'exécuter en postant à des points fixes, des vaisseaux de guerre, qui placés de distance en distance formeroient un espèce de cordon sur la Méditerranée, de façon que chaque bâtiment établiroit sa croisière d'un point à l'autre, & que chaque espace se

trouveroit toujours battu, & gardé par le même vaisseau. Aussitôt qu'on aura arrêté les points fixes, qui doivent former le cordon, & qu'on aura fait choix de bâtimens suffisamment forts, & les plus propres à une pareille station, toute la navigation de la Méditerranée se trouvera garantie. En examinant sur la carte, les routes que le commerce affecte, & les points qui devroient servir de station, on verra que depuis l'Archipel jusqu'au détroit de Gibraltar en prenant que la route droite passe au midi de la Sardaigne, & que la route circulaire passe par les côtes de Na-

ples, de Rome, de la Toscane, de Gênes, de France, & d'Espagne, on verra dis-je que cet espace n'exige que seize vaisseaux; & en en comptant quatre autres encore, pour faire la course de sûreté & pour différents autres usages, cela formera le nombre de vingt vaisseaux, que les huit Puissances auront à fournir.

Que l'on ne regarde pas cette dépense, comme ayant la croisière pour unique objet; sur tout si l'on réfléchit, que toute marine qui veut exister sur un pied convenable, & propre au besoin d'un état, elle doit toujours se tenir en activité, en se

proposant tel ou tel objet que ce soit. Les Puissances qui en manquent, forment des escadres d'évolution, d'autres les envoient visiter leurs établissemens les plus éloignés, d'autres enfin les font servir comme vaisseaux marchands, pour transporter en Europe les trésors des deux Indes; tout cela dans la seule intention de tenir en exercice des corps qui se perdroient dans l'oisiveté. Le service d'une croisère doit donc être encore considéré sous ce second point de vue.

Le cordon une fois établi, le commerce de toutes les nations est alors défendu & protégé; un

bâtiment peut aller sans crainte à sa destination, en passant d'un poste à l'autre. Le Barbare au contraire seroit infiniment resserré ; & de quel côté qu'il dirigea sa course, il ne pourroit faire autrement que de rencontrer une sentinelle, qui l'attendroit ; il n'auroit plus l'espoir de trouver des attérages toujours libres ; parce-que le service du cordon qui en seroit distant de quarante milles environ, ne les laisseroit jamais à découvert. Le commerce étant une fois protégé de cette façon, qu'on réflechisse un peu combien seroit grande la liberté qu'il acquereroit, & de quelle dépense la

marine militaire seroit soulagée, si elle n'étoit plus obligée d'escorter les convois.

Dans l'état actuel des choses l'escorte des convois devient indispensable, & malheur aux Puissances qui ne peuvent le faire, ou qui n'en ont pas adopté la pratique. Elle est très-onéreuse en elle-même il est vrai, & d'une réussite souvent incertaine. Si un convoi sort d'un port, bien escorté par des vaisseaux de guerre, il est sûr d'être à l'abri de toute embûche de la part des ennemis, mais cette escadre d'escorte ne défend qu'un seul point, pendant qu'elle en laisse mille autres à

découvert, il arrive de là que toute escadre, & tout bâtiment destiné à escorter un convoi, est perdu pour la garde des côtes, & pour la conservation & la protection du commerce en général; Il défend d'une manière puissante un petit nombre de bâtimens privilégiés, & laisse les autres exposés à toutes sortes de périls. On doit considérer en outre, le dommage au quel les bâtimens marchands se trouvent exposés par la nécessité de s'incorporer dans les convois; leur départ est infiniment retardé, jusqu'à ce que le dernier bâtiment qui doit en faire partie, se trouve prêt. Il arrive

souvent de là, qu'ils perdent tout le profit, qu'ils pouvoient espérer par leur arrivée plus ou moins prompte au lieu de sa destination. On peut encore ajouter cet autre désavantage des convois; c'est que les vaisseaux arrivent tous à la fois dans un même endroit, y apportent l'abondance & font nécessairement tomber les prix. Une dernière considération, à la quelle on doit aussi faire attention, c'est la facilité avec la quelle les convois peuvent se séparer. Souvent après beaucoup de dépenses & de retards, un convoi met enfin à la voile, peu de tems après une bourasque vient l'assail-

lir,

lir, le séparer entièrement; il est alors privé de tout l'avantage de l'escorte, & les bâtimens de guerre ont perdu leur tems, & leurs dépenses.

Malgré tous ces inconvéniens on ne peut se dispenser de convoyer toutes les fois qu'il n'existera pas une alliance telle, que chaque bâtiment marchand puisse trouver une escorte, & une protection sûre avec des vaisseaux protecteurs du commerce établi dans la Méditerranée. Le commerce s'anéantit, si le souverain ne le protége pas à main armée; personne ne s'hasardera à transporter dans d'autres climats ses

productions, s'il n'est acompagné, & protégé par la marine militaire, personne ne pourra se livrer à des spéculations utiles, s'il ne peut compter sur la bienveillance du gouvernement pour conduire en sûreté ses batiments jusqu'à leur destination. C'est cette sûreté qui donne le mouvement, & l'activité à des pays entiers; sans elle le national, le sujet même se trouveraient arrêtés jusques dans leurs domiciles, exposés à supporter l'humilation, & le regret de voir un étranger leurs enlever leurs productions, & les frustrer de leurs profits; ce qui, malgré tous les inconvéniens, qu'on a

cité plus haut, rend indispensable le service des convois, à cause de la disposition actuelle des choses, & du grand bien qui en résulte.

Mais toutes les fois; qu'en vertu d'alliances solidement établies, on aura placé des sentinelles à poste fixe, le négociant, & les spéculateurs pourront librement exécuter leurs entreprises, ils ne seront plus exposés à des retards, ni contraints à s'adresser au gouvernement, ils ne seront plus enfin forcés de dévoiler leurs spéculations au public par le besoin qu'ils auroient de recourir à la protection d'autrui; mais tran-

quilles, & rassurés par la conviction, ou ils seront de trouver un puissant appui dans le cordon établi pour les défendre, il ne leur restera plus, qu'à méditer sur leurs propres intérêts. Tous les ports par ce moyen se trouveront dégagés, tous les passages ouverts, & tous les bâtimens deviendront libres, & naturellement escortés.

Qu'on suppose que ce cordon de vaisseaux protecteurs du commerce soit établi pendant un an au moins, que l'on visite ensuite toutes les échelles, toutes le côtes, & les ports commerçans des différens royaumes, on verroit combien le négotiant industrieux seroit re-

connoissant de dispositions aussi avantageuses, combien il recevroit d'éncouragement; on s'appercevroit encore, combien seroit grande la confiance, & la satisfaction, que gouteroient les habitans des côtes de la mer qui étoient précédemment exposés, en voiant une digue, qui les mettroit en sûreté, leur assureroit le commerce des côtes, & leur faciliteroit le transport des productions de première nécessité. A présent dès que le bruit court, qu'un bâtiment barbaresque s'est fait voir dans quelques parties de nos parages, la terreur se répand aussi-tôt parmi tout les commerçans, aucun bâtiment

ne veut s'hasarder en mer, les départs sont suspendus, & le tout souvent sur un faux bruit, répandu par des gens intéressés au désavantage des autres. Il faut alors attendre les secours des Puissances, qui veulent bien en fournir, ou bien différer jusqu'à ce que le bruit de l'apparition de l'ennemi se confirme ou se dissipe; en attendant, le commerce en souffre, & il se remet difficilement des inquiétudes, que la crainte, & l'incertitude lui font éprouver. Mais le cordon une fois établi il n'y a plus d'entraves qui le gêne; & quand bien même on annonceroit l'apparition d'un cor-

saire, ou on n'y ajouteroit plus foi, ou bien on ne le redouteroit plus.

Dans le nombre des puissances alliées, il s'en trouvera peut-être quelques-unes, à qui il deviendroit à charge de fournir des vaisseaux, soit pour n'en pas avoir d'une grandeur convenable, soit parcequ'elles, ne seroient pas dans la disposition de fournir à la dépense d'un établissement de marine, mais qui consentiroient volontiers à donner en proportion, leur contribution en argent, moyennant que les autres Puissances fourniroient les vaiseaux.

Qu'on ne regarde pas l'utilité

d'un cordon permanent, limité au seul avantage des Puissances de la Méditerranée. D'autres plus éloignées peuvent encore y avoir part. Supposons, que le Barbare réduit à l'impossibilité de pouvoir détruire le commerce de ses voisins, prenne le parti de s'en dédommager sur celui des Puissances éloignées, ces dernières alors aux quelles il seroit très coûteux d'expédier des forces suffisantes pour faire respecter leurs pavillons dans toute l'étendue de la Méditerannée, pourroient accéder à l'alliance déjà établie, soit en prennant une station, conformément au plan adopté par les au-

tres, soit en fournissant leur contribution en argent; elles se trouveroient ainsi comprises dans la garantie générale, & verroient par ce moyen leurs pavillons marchands protégés avec des forces peu considérables, & une dépense médiocre. Que ne donneroit pas aujourdhui l'Amérique, dont le commerce maritime est très étendu, qui est peu pourvue de marine militaire, & qui se trouve exposée à la rapine des corsaires africains sans pouvoir obtenir du secours des Puissances de la Méditerranée, parceque les divisions intestines qui souvent agitent celles ci entre elles, les empêchent

d'embrasser la défense des autres pavillons.

L'Etablissement d'un cordon de vaisseaux protecteurs du commerce éxigeroit sans doute beaucoup d'autres détails, si on vouloit comprendre la tôtalité du projet; mais ce n'est ici qu'un mémoire où les idées sont indiquées en général, & où l'utilité de ce que j'avance y est seulement démontrée. On garde le silence sur les moyens de l'exécuter; cela est toujours réservé aux mesures secrétes des gouvernemens, & dépend de différentes circonstances, que nous ne sommes pas à portée de prévoir.

III. *Traiter en pirates les corsaires barbaresques*

La compassion est sûrement une vertu morale ; qui honore l'humanité ; mais elle dégénere souvent en foiblesse, & plus souvent encore en cruauté par les conséquences, qui en résultent. Absoudre des coupables par compassion, c'est multiplier les crimes ; tel qui épargne la vie d'un homicide cause peut-être la mort de dix innocens. D'après ce principe on ne doit pas se laisser attendrir sur le sort d'un petit nombre de proscrits, mais plutôt sur celui des victimes, que ces

mêmes proscrits immoleroient à leur cruauté s'ils restoient impunis. De tous les crimes, qui blessent la société le plus nuisible le plus réfléchi, & le moins excusable est celui de l'assassin de profession, & c'est sous ce point de vue, qu'on doit considérer le caractère, & le métier d'un corsaire Barbaresque. Celui qui sans sujet & sans raison court à main armée pour attaquer le commerce d'une autre nation, s'emparer par force de ses richesses, réduire au plus dur esclavage des êtres, qui ne pensent point à leur faire aucun mal, & qui n'épargnent le sang de ses captifs que

par intérêt, & dans la vue d'en faire trafic; celui-là dis-je est un assassin de profession, & un homicide de dessein prémédité; la loi qui condamne les sujets d'un état particulier à perdre la vie pour des crimes semblables, & même pour de moindres, prononce à plus forte raison la peine de mort contre l'action du Corsaire, c'est d'après cette juste sentence, qu'on doit adopter pour règle de ne faire aucun quartier à l'ennemi, & de les couler à fond avec les bâtimens, qui les portent.

Si l'on n'épouvante pas ceux qui font métier de détruire leurs

semblables, on ne poutra jamais mettre un frein aux corsaires Africains. Que le Barbare sache qu'il court l'alternative on de faire quelque prise, on de perdre la vie, son avidité, & son courage se réfroidiront bien-tôt. On pourroit à ce sujet blâmer la dangereuse compassion, que nous avons pour les esclaves Africains; il n'est pas possible de leur accorder plus de franchises, & les traiter avec plus d'égards, que ceux dont toutes les Nations usent envers eux; cela, va jusqu'à les rendre plus heureux dans nos chaînes; qu'ils ne seroient chez eux mêmes. Comment peut on

se flater, qu'après leur rachat, ils ne soient tentés de nouveau de nous rendre le mal pour le bien; & qu'ils ne servent d'exemple pour encourager l'Afrique entière à infester la Méditerranée. Ils éxercent le métier d'assassins à des conditions trop avantageuses; ou ils s'enrichissent en faisant des prises, ou bien ils sont pris, & alors ils sont civilités sous un ciel plus favorable.

Mais si la scène venoit à changer, & qu'ils eussent sous les yeux le sort qui les attend à la rencontre des vaisseaux de guerre; la vie leur est aussi chere qu'à d'autres, en sorte qu'il

est impossible de ne pas supposer que d'après les premiers exemples, ils n'abandonnassent le métier de corsaire.

Qu'on n'apréhende point la vengeance, que le Barbare pourroit en tirer sur les esclaves Européens; *il est trop intéressé* à leurs épargner la vie, puisque son gain le plus considérable est fondé sur le rachat des captifs; d'ailleurs les occasions de faire des prises sont devenues si éloignées, que les Européens d'un côté ont peu à craindre, & de l'autre, les corsaires ont un motif de plus pour conserver ceux qu'ils possèdent déjà.

IV. *Encourager la destruction des bâtimens abandonnés.*

Le seul objet des Barbares est de faire du butin, & même d'emmener avec eux le corps du bâtiment marchand, qu'ils ont attaqué; il arrive encore, que l'équipage a le malheur d'être pris aussi avec le vaisseau, quand ceux qui le composent n'ont pu s'échapper à terre dans leur chaloupe à cause de la trop grande distance, où ils en sont. Mais pour le plus souvent il arrive, que le peu d'hardiesse des barbaresques laisse à l'équipage d'un

vaisseau attaqué tout le tems convenable pour se sauver à terre & l'abandonner ainsi aux Corsaires. Dans ces cas qui se présentent fréquemment, les Gouvernemens devroient encourager *les* Capitaines à bruler, ou à couler à fond leurs bâtimens, avant que de l'abandonner, après toute-fois, que de l'avis de tout l'équipage, celui qui leur donnoit la chasse, auroit été *bien* réconnu pour ennemi. Je voudrois dans un cas pareil, que l'on donna une gratification de la part du Gouvernement, au Capitaine qui auroit empêché que son bâtiment ne

tomba entre les mains de l'ennemi.

On opposera à cela, qu'il peut arriver, qu'un Capitaine de mauvaise foi, feignant d'être rencontré par l'ennemi, brula son vaisseau après l'avoir abandonné en se sauvant à terre & gagne ainsi une gratification en trahissant en même tems le commerce. Cela peut arriver il est vrai, mais le cas devient extrêmement rare, toutes les fois, que l'équipage entier doit affirmer la vérité du fait; s'il se trouve d'accord avec son Capitaine, celui-ci alors n'aura pas besoin de ce nouveau prétexte & il pourra comme ci de-

vant aller se perdre frauduleusement sur la côte, ainsi qu'il n'est que trop souvent arrivé.

Quand bien même la résolution prise, d'encourager la destruction des bâtimens avant que de les abandonner, dut produire de tems en tems quelques inconvéniens, ne doit on pas avoir toujours en vue l'objet principal & y sacrifier quelque chose? Toutes les fois que le Barbare aura vû sous ces yeux réduire en cendre, ou couler à fond l'objet de toutes ces fatigues; qu'il verra toutes ces espérances s'évanouir; que joint à tout cela il sente à quel péril il s'expose, & qu'on

lui prépare il trouvera bien-tôt le butin, qu'ils se propose de faire; si chétifs, si cher, & son avidité si souvent trompée, que nécessairement il inclinera le premier à demander la paix.

Une chose, à la quelle doit tendre le système de guerre, qu'on fera au Barbare, c'est que si deux ou trois ans d'une rigueur extrême, de désagrémens continuels joints à une fermeté soutenue, peuvent dégouter l'ennemi commun, & lui faire faire le calcul des pertes, que son orgueil lui fait éprouver, & du peu de profit, qu'il en retire, ç'aura été un acte d'humanitè, qu'on aura rem-

pli, beaucoup de sang d'épargné pour les deux partis, & peut être la première base solide d'une paix constante.

## CONCLUSION.

APrès avoir exposé ici l'alternative de la paix, ou de la guerre, après avoir fait pressentir, que le premier parti dut être préféré par des raisons politiques; ou ne doit pas se dissimuler, que l'invitation, qu'on feroit aux Puissances de la Méditerarnée de contracter entre elles une alliance générale ne rencontra de très grandes difficultès Il n'arrive pas toujours, qu'on préfére le bien de la société à l'intérêt d'un seul: peut-être notre

plus grand ennemi est notre désunion; peut être est-ce notre faute si l'Africain nous humilie, & nous provoque. Il se peut que pour adopter le projet de paix ou de guerre, l'alliance générale ne soit pas absolument nécessaire; *dans les* deux cas les résultats sont très différens: dans celui de la paix on est forcé de convenir, que si une seule Puissance y est contraire, le présent de bâtimens marchands devient inutile, ainsi que la liberté de commerce accordée aux Barbaresques, attendu que celle qui s'y refuseroit pourroit par jalousie, ou par tel autre motif que ce

fut, anéantir le projet proposé, en excitant la guerre contre les nouveaux spéculateurs civilisés & en détruisant leurs espèrances. Il est vrai cependant, que cette Puissance expose aussi-tôt tout son commerce aux incursions du Barbare irrité, qui de sa nature n'a aucun égard, ni aucune prédilection pour personne, & qui est également prêt à attaquer indifféremment amis comme ennemis; d'où il résultera peut-être, que cette Puissance aura fait un mauvais calcul pour ses intérêts; mais le mal est toujours destructif; soit alors

qu'il est monté à son comble: soit quand il entraîne dans ses conséquences celui qui le produit, ou celui qui l'éprouve.

S'il arrive ensuite qu'une Puissance ne soit pas d'accord pour se confédérer dans l'intention de soutenir la guerre, cela ne pourroit jamais détruire le projet; parceque, quatre ou cinq Gouvernemens au plus suffisent pour l'entreprendre suivant la forme prescrite sans qu'on puisse y apporter obstacle, a moins que plusieurs Puissances armées ne se réunissent exprès pour s'y opposer; l'exécution de ce projet peut déplaire

à celui qui-y-est contraire; mais il ne pourra pas. donner la loi. En rapportant à cette circonstance la conclusion de ce mémoire, on verra qu'il est également possible d'obtenir la paix, soit en proposant au Barbare de partager les gains du commerce; soit en soutenant pendant quelques années, une guerre, dont l'objet seroit d'imprimer la terreur.

Nations Européennes! c'est à vous à choisir; si vous êtes sensibles à l'humiliation d'un joug; & si l'esclavage de vos sujets vous touche, d'une main tenez vous toutes étroitement unies par une al-

liance réciproque, & de l'autre présentez à l'Africain la pointe de votre épée & la branche de l'Olivier.

*F I N.*

Prix 25 Sols de France.

# AVIS
## DE L'IMPRIMEUR.

ON met actuellement sous presse, *l'Essai sur la marine ancienne des Vénitiens*, orné de cartes géographiques, traduit de l'Italien par le même auteur de la presente traduction, & augmenté de quelques notes intéressantes, communiquées par l'auteur du dit ouvrage. Il se trouvera chez Storti Libraire rue de la Mercerie S. Barthelmi.

# NOI RIFORMATORI
## DELLO STUDIO DI PADOVA.

Avendo veduto per la Fede di Revisione, ed Approvazione del Pubblico Revisor *Dott. Natal dalle Laste* nel Libro intitolato: *Memoire concernant les Régences Barbaresque MS.* non vi esser cosa alcuna contro la Santa Fede Cattolica, e parimente per Attestato del Segretario Nostro, niente contro Principi, e Buoni Costumi, concediamo Licenza a *Vincenzio Formaleoni* Stampator di Venezia che possi essere stampato, osservando gli ordini in materia di Stampe, e presentando le solite copie alle Pubbliche Librerie di Venezia, e di Padova.

Data li 9 Gennaro 1788.

( Andrea Querini Rif.
( Zaccaria Vallaresso Rif.
( Francesco Pesaro Cav. Pr. Rif.

Registrato in Libro a carte 245 al num. 2290.

*Marcantonio Sanfermo Seg*

# ERRATA.

*Pag.* 27 *lig.* 8 *lis.* quelques.
*Pag.* 43 *lig.* 13 *lis.* quelques *lig.* 14 raisons.
*Pag.* 47 *lig.* 4 *lis.* c'est.
*Pag.* 90 *lig.* 3 *lis.* arrêté.
*Pag.* 97 *lig.* 17 *lis.* s'hazardera.
*Pag.* 98 *lig.* 15 *lis.* leur.
*Pag.* 102 *lig.* 1 *lis.* s'hazarder.
*Pag.* 111 *lig.* 11 *lis.* civilisés.
*Pag.* 117 *lig.* 3 *lis.* chétif.

3 2044 055 327 191

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

**Harvard College Widener Library**
**Cambridge, MA 02138 617-495-2413**

WIDENER
FEB 1 0 2001
BOOK DUE

WIDENER
AUG 0 4 2000
CANCELLED

Thank you … to preserve